

Carley Fortune

Rendez-vous au bord du lac

traduit de l'anglais (Canada)
par Johanne Tremblay

Robert Laffont
QUÉBEC

Titre original: *Meet Me at the Lake*

Copyright © 2023 Carley Fortune

Publié avec l'accord de l'auteure, représentée par BAROR INTERNATIONAL,
INC., Armonk, New York, U.S.A.

Traduction: Johanne Tremblay

Révision linguistique: Madeleine Taillon

Correction d'épreuves: Hélène Barraud

Mise en pages: Édiscript enr.

Conception de la couverture: Luc Gervais

Photo de la couverture: Unsplash/Inés Álvarez Fdez

Photo de l'auteure: Jenna Marie Wakani

Dépôt légal: 2^e trimestre 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

© Éditions Robert Laffont Ltée, Montréal, 2024

ISBN 978-2-924910-71-9 (papier)

ISBN 978-2-924910-74-0 (ePub)

À Marco
pour cette première compilation sur CD
et toutes celles qui ont suivi,
mais surtout pour avoir baissé le volume.

Maintenant

J'arrive à la réception sans me faire remarquer. Le comptoir, spectaculaire, est sculpté dans un gros tronc d'arbre – effet rustique sans être miteux, la quintessence de l'esthétique selon maman – et personne derrière. Je le contourne en vitesse et disparaîs dans le bureau où je m'enferme en verrouillant la porte.

La pièce évoque davantage un chalet de pêche qu'un lieu de travail avec ses murs recouverts de pin, ses deux bureaux anciens et une étroite fenêtre habillée d'un mince tissu écossais. Si ça se trouve, il date de la construction de l'hôtel, au XIX^e siècle. Rien dans ce lieu ne révèle tout le temps que maman y a passé, à l'exception d'une photo de moi, bébé, épinglée sur le mur et un vague relent de parfum de chez Clinique.

Je me laisse tomber dans l'un des vieux fauteuils de cuir et actionne le ventilateur de plastique posé sur le bureau. Je me sens déjà moite, mais il faut dire qu'on étouffe dans cette pièce, l'une des seules qui ne soient pas climatisées. Je lève les coudes comme un épouvantail et, de mes mains, évente mes aisselles. Des cernes humides sur ma robe sont la dernière chose dont j'ai besoin.

Pendant que je me laisse refroidir avant de chausser mes talons hauts, je fixe un paquet de dépliants du centre de

villégiature. « Domaine Brookbanks : votre escapade dans le Muskoka vous attend. » Écrite en caractères joyeux, la promesse coiffe la photo d'une plage au couchant avec, en arrière-plan, l'hôtel, chic comme un manoir. Ça me fait presque rire : moi, c'est d'ici que je n'arrive pas à m'échapper.

Jamie aura peut-être oublié mon engagement, et je pourrai filer à la maison, retrouver mon pantalon mou et me servir un seau de vin blanc bien froid.

La poignée de porte s'agite.

Pas de chance.

— Fernie ? Pourquoi c'est verrouillé ? Es-tu décente ?

— J'ai besoin de cinq minutes, dis-je d'une voix serrée.

— Ça va aller, hein ? T'as promis que tu le ferais.

Comme s'il était nécessaire de me le rappeler. J'y ai pensé toute la journée. L'ai redouté toute ma vie, sans doute.

— Oui, oui. Je termine un dossier... j'ai presque fini.

N'importe quoi. Je me décourage moi-même.

— Quel dossier ? C'est la commande de nappes ? On a un système pour ça.

Ma mère avait un système pour tout, et Jamie craint le grain de sable que je pourrais y mettre.

Il est inquiet. En pleine haute saison, plusieurs chambres sont inoccupées. Je suis revenue depuis six semaines, et Jamie croit que ce n'est qu'une question de temps avant que j'opère une grande réorganisation. Je doute qu'il ait raison. Je ne suis même pas sûre de rester.

— Tu ne peux pas m'empêcher d'entrer dans mon bureau. J'ai une clé.

Je marmonne un gros mot. Bien sûr qu'il a une clé.

Ça risque d'être embarrassant s'il doit me traîner là-bas, et je ne serais pas surprise qu'il le fasse. Je n'ai pas fait d'esclandre à l'hôtel depuis ma dernière année du secondaire, et ça ne va pas se produire aujourd'hui.

Me retrouver ici me donne parfois l'impression d'avoir régressé, mais j'ai perdu l'insouciance de mes dix-sept ans.

En inspirant un grand coup, je me lève et sèche mes paumes sur le devant de ma robe. Elle me serre, mais le jeans déchiré dont j'ai fait mon uniforme ne convient pas pour la salle à manger. Tout à l'heure, pendant que je me changeais, je pouvais presque entendre maman.

Je sais que tu préférerais passer la journée en pyjama, ma chérie, mais on doit donner le ton.

J'ouvre la porte.

Les boucles blond filasse de Jamie sont coupées court et pommadées, mais il n'a pas perdu sa binette de nos jeunes années, à l'époque où il jugeait l'antisudorifique comme une coquetterie.

— C'est la commande de nappes ?

— Bien sûr que non, dis-je. Vous avez un système.

Jamie cille sans pouvoir déterminer si je blague. Je n'arrive pas à m'habituer au fait qu'il assure la direction générale de l'hôtel depuis trois ans. Son pantalon impeccable et sa cravate lui donnent l'air costumé. Pour moi, il est toujours le p'tit gars du lac avec son maillot de bain et son bandana.

Il a du mal, lui aussi, à rajuster sa perception de moi. Il semble se demander s'il doit essayer de plaire à la nouvelle patronne que je suis devenue ou tenter de prévenir les dégâts que je pourrais faire. Il devrait y avoir une loi cosmique qui empêche les ex de travailler ensemble.

— T'étais drôle avant, lui dis-je, ce qui le fait sourire. Et aussitôt, je le retrouve, avec ses rides de joie et ses yeux bleu ciel, le Jamie qui chantait *Jagged Little Pill* d'Alanis Morissette, gelé et vêtu d'un caftan violet qu'il avait dérobé dans le chalet de madame Rose.

Le fait que Jamie était aussi à l'aise sur le devant de la scène que nu sous son pantalon constituait sa principale qualité à

mes yeux : personne ne faisait attention à moi quand Jamie était dans les parages. À l'époque, il était un bon petit copain en même temps qu'une diversion parfaite.

— Toi aussi, dit-il avant de m'examiner. C'est une tenue de ta mère, non ?

Je confirme d'un signe de tête.

— Ça ne me va pas.

Je l'ai prise tout à l'heure dans sa penderie. Une robe jaune canari parmi une vingtaine de modèles sans manches plus colorés les uns que les autres. Elle en avait fait son uniforme du soir.

Un ange passe, et c'est tout ce qu'il faut pour saper mon courage.

— Écoute, je ne me sens pas...

Jamie m'interrompt :

— Non, non ! Tu ne vas pas me faire ça, Fernie. Tu évites les Hannover depuis le début de la semaine et ils partent demain.

Selon Jamie, les Hannover viennent à Brookbanks tous les étés depuis sept ans, donnent des pourboires comme s'ils tentaient de se faire pardonner quelque chose et nous envoient une tonne de clients. À voir la tête que fait Jamie devant son écran d'ordinateur, je pense que l'hôtel a plus désespérément besoin de bouche à oreille positif qu'il veut bien le laisser croire. Encore ce matin, j'ai trouvé dans ma boîte vocale un message de notre comptable qui souhaite me parler.

— Ils ont déjà pris leur dessert, poursuit Jamie. Je leur ai dit que tu viendrais les saluer. Ils désirent te présenter leurs condoléances en personne.

De mes ongles, je gratte mon bras quelques fois avant de me ressaisir. Ça ne devrait pas être si difficile. Dans ma vraie vie, je gère trois cafés indépendants, appelés Filtr, dans

le quartier West End de Toronto. Je supervise l'ouverture de notre quatrième et plus grande succursale, prévue cet automne, la première où l'on trouvera une brûlerie. Parler à la clientèle est une seconde nature pour moi.

— D'accord. Excuse-moi. Je peux le faire.

— Génial.

Jamie soupire de soulagement, puis prend un air contrit pour en rajouter une couche: «Ce serait ultra-génial si tu en profitais pour t'arrêter à quelques tables et dire bonjour. Histoire de préserver la tradition, t'sais?»

Si je le sais... Maman venait faire son tour au restaurant chaque soir pour s'assurer qu'untel aimait la truite arc-en-ciel et que tel autre avait passé une bonne première nuit. Sa capacité à mémoriser mille et un détails au sujet des clients était ahurissante et, en même temps, c'était la clé de son succès. Elle disait que l'entreprise familiale n'est rien si les gens ne peuvent associer un visage au Domaine Brookbanks. Et depuis trois décennies, ce visage était celui de Margaret Brookbanks.

Jamie avait évoqué sans grande subtilité la possibilité que je vienne saluer les invités dans la salle à manger, mais je ne l'avais pas retenue. C'est que, dès que je m'y pointerais, ça deviendrait officiel.

Maman n'était plus là.

Et j'étais ici.

De retour à Brookbanks, le dernier endroit où j'avais prévu de me ramasser.

~

Jamie et moi marchons vers la réception, toujours déserte. Jamie le constate en même temps que moi et ne peut retenir son mécontentement.

— Pas encore...

Embauchée il y a quelques semaines, l'employée en fonction ce soir a tendance à disparaître. Maman l'aurait déjà congédiée.

— On devrait peut-être tenir la réception en attendant qu'elle revienne, dis-je. Au cas où quelqu'un se pointerait.

Les yeux au ciel, Jamie réfléchit, puis comprend ma tactique et me regarde.

— Bel essai, mais les Hannover sont plus importants.

Nous marchons vers les portes vitrées qui mènent au restaurant. Elles sont grandes ouvertes, et le bruit des ustensiles mêlé aux conversations des convives nous parvient en même temps que l'arôme du pain au levain tout juste sorti du four. Avec son plafond aux poutres saillantes et sa fenestration arquée donnant sur le lac, la salle à manger est impressionnante. Maman en a chorégraphié les travaux de rénovation dès qu'elle a pris la relève de mes grands-parents. Ce lieu était la scène où elle se produisait. Impossible d'y venir sans la voir, elle, circulant entre les tables.

En inspirant profondément, je replace derrière mon oreille une mèche blonde de ma coupe au carré et j'entends maman.

Ne te cache pas derrière tes cheveux, chérie.

Nous sommes sur le point de franchir les portes quand un couple le fait en sens inverse, bras dessus, bras dessous. Deux sexagénaires vêtus de lin blanc cassé.

— Monsieur et madame Hannover, dit Jamie, en écartant les bras. On venait justement vous voir. Puis-je vous présenter Fern Brookbanks?

Les Hannover m'accueillent avec un sourire empreint de bonté, l'équivalent physiognomique d'une main compatissante sur l'épaule.

— Nous avons été désolés d'apprendre le départ de votre mère, dit madame Hannover.

Le départ.

C'est un mot étrange pour décrire ce qui lui est arrivé.

Une nuit sans lune. Un chevreuil dans le pare-brise. L'acier qui percute le granit. Une pluie de galets de verre éparpillés sur la route.

J'essaie de ne pas penser aux derniers instants de ma mère. En fait, j'essaie de ne pas penser à elle tout court. Le refoulement quotidien du chagrin, du choc et de la colère ne m'aide pas à me lever le matin. Et maintenant, je me sens un peu chancelante, mais je m'efforce de n'en rien laisser paraître. L'accident s'est produit il y a plus d'un mois, et bien que les gens souhaitent exprimer leur compassion, personne n'a envie d'assister indéfiniment à la souffrance d'autrui.

— C'est dur d'imaginer cet endroit sans Maggie, dit monsieur Hannover. Elle avait toujours ce grand sourire aux lèvres. On aimait bien la retrouver chaque année et échanger des nouvelles. L'été dernier, on l'avait même persuadée de prendre un verre avec nous, pas vrai? » dit-il, pendant que sa femme opine du chef avec enthousiasme. « Je lui avais dit qu'elle m'étourdissait à force de courir à gauche et à droite comme elle le faisait. Elle avait bien ri. »

La mort de ma mère et l'avenir de l'hôtel sont deux sujets dont je ne suis pas prête à discuter, et c'est aussi pourquoi j'évite le restaurant. Les clients habituels auront tous une opinion sur l'un et l'autre.

Je remercie les Hannover et fais dévier la conversation sur leur séjour: le tennis, le beau temps et le nouveau barage des castors. Ce genre de bavardage est facile. À trente-deux ans, j'ai passé l'âge d'en vouloir aux clients ou de me préoccuper de leur jugement. C'est contre elle que j'en ai. Je croyais qu'elle avait accepté que je fasse ma vie à Toronto. À quoi a-t-elle pensé en me laissant l'entreprise? Qu'est-ce qui lui a pris de mourir?

— Nous sommes sincèrement désolés pour vous, répète madame Hannover. Vous lui ressemblez tellement !

— C'est vrai, dis-je.

Même petit format. Mêmes cheveux blonds. Mêmes yeux gris.

— Eh bien, je présume que vous voudrez profiter de votre dernière soirée, dit Jamie, qui vient à ma rescousse. « Du balcon de votre chambre, vous serez aux premières loges pour admirer le feu d'artifice. »

Je lui souris avec gratitude et il me fait un clin d'œil.

Plus jeunes, nous formions une bonne équipe. À nos débuts, nous avons convenu d'un code quand l'un ou l'autre avait besoin d'être libéré d'une conversation mortifère ou d'un client collant : *melon d'eau*. Un veuf qui n'arrêtait pas de répéter à quel point je lui rappelais son premier amour : *melon d'eau*. L'ornithologue du dimanche qui gratifiait Jamie d'une description détaillée de chacun des oiseaux qu'il avait observés dans le coin : *melon d'eau*. Après tout un été à travailler côte à côte au chalet de la plage ou à tirer canots et kayaks sur la grève, nous avons appris à communiquer en silence, que ce soit par un subtil mouvement des yeux ou un léger sourire.

— C'était pas si mal, non ? dit Jamie en regardant le couple se diriger vers l'ascenseur. Mais je ne réagis pas.

Jamie tend le bras vers la salle à manger comme pour m'y inviter. Bon nombre des convives sont des clients de l'hôtel, mais les autres sont des gens du coin. Avec la chance que j'ai, une ancienne connaissance de l'école secondaire va me repérer dès que j'y aurai mis le pied. Mes pulsations bourdonnent dans mes oreilles.

— Je ne crois pas que je vais y arriver, dis-je. Je vais rentrer à la maison. Je suis claquée.

Ce n'est pas faux. L'insomnie s'est installée dès mon retour. Tous les matins, j'ouvre les yeux dans ma chambre d'enfant

et constate, désorientée, mon manque de sommeil. Je vois le réseau complexe des branches qui ornent la vue de ma fenêtre et me rappelle où je suis et ce que je fais ici. Au début, je plaquais un oreiller sur mon visage et finissais par me rendormir. Je me réveillais vers midi et descendais l'escalier comme un zombie avant de consacrer le reste de la journée à m'empiffrer de glucides et d'épisodes d'*Une femme exemplaire*.

Et puis, Jamie s'est mis à me téléphoner pour me poser des questions, et Whitney, à débarquer sans prévenir pour me sermonner sur le temps que je passais en pyjama – seule une meilleure amie peut faire ça –, si bien que j'ai renoué avec ma garde-robe. Et puis, j'ai commencé à quitter ma tanière, à venir à l'hôtel, à m'aventurer sur le quai familial pour me baigner ou pour boire mon café du matin, comme le faisait maman. J'ai même fait quelques sorties en kayak. C'est bon de se retrouver sur l'eau, comme si je recouvrais un minimum de contrôle sur les événements, ne serait-ce qu'en dirigeant mon embarcation.

Je suis toujours la proie du chagrin, de la colère et de l'angoisse – elles marchent main dans la main – dès que j'ouvre les yeux, mais elles défilent maintenant en silence au lieu de m'assommer comme une fanfare.

Au cours des deux dernières semaines, Jamie m'a patiemment mise au parfum de tous les changements survenus à Brookbanks depuis que j'y avais travaillé comme employée, il y a des années. Mais le plus incroyable demeure tout ce qui est resté pareil. Le pain au levain. Les invités. Le fait que Jamie m'appelle encore Fernie.

On s'est connus bien avant de commencer à sortir ensemble. Le chalet des Pringle se trouve un peu plus loin, dans une autre baie du lac. Les grands-parents de Jamie fréquentaient les miens, et ses parents viennent toujours au restaurant pour le traditionnel poisson-frites du vendredi. Ils

passent presque tout l'été dans le Muskoka depuis qu'ils ont pris leur retraite, et ils ne rentrent à Guelph qu'en septembre. Jamie loue un appartement en ville, mais compte faire bâtir une maison quatre saisons sur un terrain qu'il a acheté à côté du chalet familial. Son attachement pour le lac est plus fort que tout.

— C'est la fête du Canada, dit Jamie. Ça ferait plaisir aux clients et au personnel de te voir. L'été commence. Je ne te demande pas de monter sur scène et de prononcer un discours avant le feu d'artifice... *comme ta mère le faisait*, se garde-t-il de préciser, « ... juste d'aller dire bonjour. »

Je déglutis, et Jamie agrippe mes épaules et me regarde dans les yeux. « T'es capable. Tu y es presque. T'es déjà habillée. T'es venue ici un million de fois. » Il baisse le ton pour ajouter: « Dont une sur la banquette numéro 3, tu te rappelles? »

Je pouffe à demi.

— Et bien sûr, tu te souviens de quelle banquette il s'agit.

— Je pourrais tracer une carte de tous les endroits qu'on a baptisés. Le chalet de la plage à lui seul...

— Arrête, dis-je en riant franchement, mais je perçois la tension dans ma voix. Me voici avec mon ex en train de parler des différents lieux de nos ébats sexuels sur la propriété de ma défunte mère. L'univers se moque de moi.

— Fernie, ce n'est pas une grosse affaire, c'est tout ce que je dis.

Je suis sur le point d'affirmer à Jamie qu'il se trompe, que c'est au contraire une très grosse demande, quand j'aperçois une échappatoire du coin de l'œil. Un homme très grand marche en direction de la réception toujours déserte en tirant derrière lui une valise chromée.

Même si le type – un vrai gratte-ciel – nous tourne le dos, je devine que son complet lui a coûté cher. Du sur-mesure,

à n'en pas douter. Le tissu noir est coupé de manière impeccable pour sa carrure, de celles qui exigent des mesures exactes et une carte platine. Je parie qu'aucun veston en magasin ne pourrait couvrir des bras de cette longueur, et les manches sont coupées à la perfection. Pareil pour les cheveux lissés vers l'arrière. Noirs et lustrés et aussi soignés que le veston. Pour tout dire, il est trop habillé. Brookbanks est un superbe centre de villégiature, l'un des plus beaux dans l'est du Muskoka, et le personnel est toujours tiré à quatre épingles, mais les invités adoptent généralement un style plus décontracté, surtout l'été.

— Je vais aller l'accueillir, dis-je à Jamie. J'ai besoin de réapprovers l'enregistrement. Viens, tu me diras comment je m'en sors.

Il n'y a pas à discuter. On ne va pas laisser le grand monsieur sophistiqué planté là.

En me glissant derrière le comptoir, je m'excuse de l'avoir fait attendre.

— Bienvenue au Domaine Brookbanks, dis-je en levant rapidement les yeux. Malgré mes talons hauts, il me dépasse d'un bon trente centimètres. « Avez-vous eu du mal à nous trouver? »

Je pose la question en tapant sur une touche pour réactiver l'écran. Le gratte-ciel n'a pas répondu. Juste avant d'arriver, il faut faire quelques kilomètres en pleine forêt, sur un chemin de terre avec quelques courbes prononcées. Certains clients de la ville entrent ici stressés par la route, surtout lorsqu'ils débarquent à la nuit tombée. Je présume que j'ai affaire à un Torontois, à moins qu'il vienne de Montréal. Un congrès médical commence la semaine prochaine, certains des participants en profitent pour s'offrir un long week-end au vert.

— Non, dit-il en lissant sa cravate. Pas un mot de plus.

— À la bonne heure.

J'entre mon code. « Êtes-vous avec le congrès de dermatologues ? » Je navigue dans le système jusqu'au menu principal et, puisque le client ne répond pas, je toussote et fais une autre tentative : « Avez-vous une réservation ? »

— Oui, j'en ai une.

Il articule lentement, comme pour s'assurer de ne pas se tromper.

Je ne sais pas quel est son problème. Les hommes qui portent un habit comme le sien ne manquent généralement pas d'aplomb. Quand je lève enfin les yeux, je trouve un visage très beau, aux traits finement découpés, mais tendus. Il a à peu près mon âge et j'ai la fugace impression de le connaître. Je suis sûre de l'avoir déjà vu. Le nez me dit quelque chose. C'est peut-être un acteur quoique les célébrités n'aient pas l'habitude de se pointer vêtues d'un complet et rasées de frais. Les temps changent, on dirait.

— À quel nom ?

Il hausse les sourcils, comme si ma question l'étonnait. Je remarque alors le noir de ses yeux, comme une aile d'un corbeau, et mon estomac se contracte. Sa posture est impeccable. Mon cœur s'emballe et le sang pulse jusqu'au bout de mes doigts et sous mes pieds. Je cherche aussitôt la cicatrice, la trouve, sous la lèvre, du côté droit du menton, à peine visible pour qui en ignore l'existence. Je ne peux pas croire que je l'ai cherchée.

Mais je l'ai fait.

Je connais ce visage.

Je sais que ses iris ne sont pas vraiment noirs. À la lumière du jour, ils sont bruns. Brun expresso.

Et je connais l'origine de cette cicatrice.

Parce que bien que j'aie essayé de l'oublier, je sais qui est cet homme.